



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

3 | 1990
Varia

L'orale, thérapeutique de l'angoisse

François Jouan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/966>

DOI : 10.4000/kernos.966

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

François Jouan, « L'orale, thérapeutique de l'angoisse », *Kernos* [En ligne], 3 | 1990, mis en ligne le 19 avril 2011, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/966> ; DOI : 10.4000/kernos.966

L'ORACLE, THÉRAPEUTIQUE DE L'ANGOISSE

L'angoisse est souvent considérée comme un des traits dominants de notre civilisation : angoisse devant les risques permanents de destruction de nos sociétés et même de toute vie sur notre planète, angoisse devant la montée de certains fléaux, anciens ou nouveaux, cancer ou sida. Notre vie quotidienne est marquée par une instabilité qui atteint tous les domaines : évolution rapide des techniques, fragilité croissante des liens affectifs, incertitude des carrières, explosion de la violence, et même variation des prix et des monnaies. La nécessité de s'adapter sans cesse à des situations nouvelles (je pense par exemple à l'informatique) crée chez les moins solides, ou les moins agiles, un «effet de désarroi» qui peut conduire au stress passager, ou à la dépression mentale. Cette montée de l'angoisse a naturellement suscité des remèdes. Dans les sociétés chrétiennes de naguère, un recours était souvent offert par la religion : confession, direction de conscience, prière. À cet «opium du peuple» ont succédé des types d'opium sûrement plus nocifs que sont les valium, thalium et autres «benzodiazépines», ces tranquillisants dont la France est le peu enviable champion, avec une consommation de plus de cinquante millions de boîtes par an ! Et je ne parle pas des drogues proprement dites ou de l'alcool... Ces «anxiolytiques», comme leur nom l'indique, émoussent l'anxiété, mais en effaçant chez l'homme le besoin de comprendre le présent et de se représenter l'avenir. Les anxieux du futur, eux, trouvent à profusion des porteurs d'espoir, non patentés mais non désintéressés, astrologues, voyantes sous le signe du soleil ou de la lune, gourous de toute provenance ou sectes exotiques. Les plus réfléchis, comprenant que la cause de l'angoisse se trouve surtout en eux-mêmes, vont consulter ces médecins de l'âme qui se sont voués à la connaissance et à la thérapie de la *psychè* sous des enseignes diverses : psychothérapie, psychiatrie, psychologie clinique, psychosociologie, psychologie de l'enfant, et j'en oublie sûrement.

Il ne faut pourtant pas exagérer sur ce point l'originalité de notre époque, car l'angoisse est une donnée immédiate de la condition humaine, et en aucun temps, aucune civilisation n'en a été préservée. L'image de la sérénité grecque n'a guère survécu au *Voyage du Jeune Anacharsis*, à la poésie d'André Chénier et à l'art néo-classique. Il suffit, pour faire promptement justice de ce mirage, de lire les auteurs grecs,

d'Homère à la tragédie, de Platon au roman. Pensons aux angoisses d'Achille ou d'Hector dans l'épopée, d'Ajax ou d'Œdipe, d'Andromaque ou d'Hécube dans la tragédie. En fait, les conditions de vie dans les cités grecques des âges archaïque et classique renfermaient bien des périls que nos règles du droit des gens ont éliminés, sinon totalement, hélas, au moins en grande partie. Ainsi, pour une nation moderne, une défaite dans une guerre est certes un événement grave, cause de grands dommages moraux et matériels, mais, en principe, elle ne met pas en danger la vie des habitants. L'histoire grecque, au contraire, nous montre de nombreux cas où la défaite se traduit par l'anéantissement de tout un peuple : massacre de la population mâle, transfert des femmes en esclavage et dans le lit des vainqueurs, dispersion des enfants, pillage intégral des biens, ville incendiée et rasée jusqu'au sol. On conçoit donc la panique des femmes de Thèbes, dans le drame d'Eschyle, lorsque les terribles chefs de l'armée argienne se préparent à donner simultanément l'assaut aux sept portes de la ville. Les guerres ont toujours été fréquentes en Grèce. Au Ve siècle, Athènes a forgé sa grandeur dans la période qui va du grand péril des guerres médiques à l'impitoyable guerre du Péloponnèse. Mais même durant ces «cinquante glorieuses», et bien plus après 430, elle a laissé une forte proportion de ses soldats-citoyens sur les champs de bataille de Grèce, d'Asie Mineure, d'Égypte ou de Sicile, voire au fond de la Méditerranée ou du Pont-Euxin. Autant de sujets d'anxiété quotidienne pour les non-combattants, dont les échos se retrouvent dans la tragédie, et même chez Aristophane.

D'autres motifs d'angoisse collective ne manquaient pas : épidémies, famines, et en particulier à l'âge archaïque, les tensions sociales à l'intérieur des cités. Les prises de pouvoir alternées des factions oligarchiques, démocratiques ou tyranniques n'allaient pas sans massacres, ou au moins sans confiscations et bannissements. Or, en ces temps, rien de moins enviable que la condition d'un banni, qui, dans une ville étrangère, n'était qu'un apatride privé de toute protection légale : les plaintes d'un Théognis au VI^e siècle, celles, plus littéraires, de la Médée d'Euripide, témoignent de cette précarité de vie, à laquelle la législation ne commencera guère à remédier avant le IV^e siècle. À l'instabilité politique s'ajoute dans la Grèce archaïque une crise morale et religieuse marquée par une appréciation profondément pessimiste de la condition de l'homme, menacé à tout moment d'être atteint par la souillure ou de succomber à la jalousie des dieux. Il s'y joint chez les esprits les plus réfléchis une aspiration mal satisfaite à discerner

derrière le spectacle chaotique du monde la manifestation d'une volonté surnaturelle d'ordre et de justice.

Mais même dans les périodes les moins agitées de l'histoire grecque, il subsistait ces causes éternelles d'anxiété que secrète par elle-même la vie humaine et qui naissent du corps et de l'esprit, de la proche famille, du métier, du petit groupe social. Nous verrons du reste, par les questions qu'ils posaient à leurs dieux, que les Anciens étaient beaucoup moins torturés par des doutes métaphysiques que par des soucis plus immédiats concernant leur santé, leur réussite et le sort de leurs proches. Et c'est de cela que je me propose de vous parler. Mais vous me permettez auparavant un bref retour en arrière qui explique ma présence ici ce soir.

C'est symboliquement à travers un mythe – celui du Centaure-médecin Chiron – que se sont amorcées les relations entre les membres du Centre de Recherches Mythologiques de Paris X et des médecins de la Société d'Études Psychothérapiques de langue française. Petit à petit est né entre nous un projet de réflexion commune, qui s'est matérialisé en août dernier dans le «Premier Congrès International de Mythologie et de Psychothérapie», sur le thème *Angoisse et Divination*. Des séances de travail ont réuni une bonne centaine de participants, à Paris, puis à Delphes, sous le patronage d'Apollon, avant un voyage à travers la Grèce des sanctuaires oraculaires et prophétiques. Et nous nous sommes très vite aperçus – non sans une surprise que je qualifierais de divine – qu'au terme de formations en apparence fort dissemblables, nous étions en mesure les uns et les autres de nous passer d'interprètes, car nous parlions une langue largement commune. Nous avons en effet découvert beaucoup de points de contact entre les deux types de «consultation» – le mot au moins nous était commun – celle du fidèle antique auprès du dieu, et celle du patient moderne auprès du médecin de son esprit. Et c'est sans doute dans ce dernier mot que réside l'explication. Le niveau inégalé atteint par les sciences médicales pour le diagnostic et le traitement aurait pu conduire nos confrères à considérer avec mépris la thérapeutique de la réponse divine, lancée du trépied de la Pythie et reçue avec une foi aveugle par le fidèle antique. Mais sitôt que dans une affection la *psychè* intervient avec le *soma* – et la médecine prend de plus en plus en compte ce double facteur – on retombe sur la constance de règles qui n'ont pas plus varié que la nature de l'esprit humain. Je me limiterai ici à quelques exemples, puisés précisément dans les réflexions de nos amis «psy». Ainsi un psychotérapeute a souligné ce qu'il a appelé la «fonction apostolique du médecin» : tel le fidèle du passé, la patient moderne pose comme une

exigence, nécessaire à sa guérison, l'omniscience de celui qui le soigne. Plusieurs ont rappelé l'importance de l'hypnose dans le traitement des angoisses, particulièrement dans certaines écoles étrangères, le rôle thérapeutique de la suggestion et de l'espérance : en annonçant ce qui va lui arriver, en l'occurrence la guérison, on facilite celle-ci. D'autres n'ont pas hésité à recourir au terme de magie à propos de certaines méthodes de psychiatrie, ou encore de diverses branches des «médecines douces», si à la mode dans tous les milieux. Une psychologue s'est demandé (je la cite) «comment ce qu'on appelait l'Esprit – ou le Dieu – désormais rebaptisé Inconscient peut-il agir, avec une facilité déconcertante, sur des affections tant physiques que psychiques, rebelles à tout autre moyen thérapeutique ?». Un autre encore, partant du postulat que la divination est l'antiscience, n'en a pas moins relevé plusieurs traits communs entre la divination oraculaire et la psychiatrie, notamment celui d'utiliser la révélation du passé pour effacer les inquiétudes relatives au présent et au futur.

Mais je ne veux pas refaire devant vous notre Congrès, seulement indiquer la voie sur laquelle nous nous sommes engagés en commun, avec la conscience de n'être encore qu'au début du chemin. Nous nous sommes donc donné rendez-vous à Paris, puis en Turquie, dans la deuxième quinzaine d'août 1990, autour du thème du Héros.

Pour en revenir aux oracles, je veux simplement rappeler l'intérêt que peuvent tirer nos études de confrontations avec des disciplines modernes qui semblent dans le principe leur être tout à fait étrangères. En effet, à la lumière des acquis scientifiques et de la pratique quotidienne de nos amis médecins, nous avons été conduits à envisager un peu autrement la nature et la fonction des consultations oraculaires dans l'Antiquité. C'est donc à une brève promenade à travers quelques sanctuaires prophétiques grecs que je vous invite. Nous éviterons les discussions érudites – toutes captivantes qu'elles soient – qui nourrissent par ailleurs nos débats actuels, et nous concentrerons notre regard sur le consultant privé, qui vient chercher la réponse divine à une angoisse personnelle. Nous exclurons donc les consultations d'une cité ou d'une collectivité (même si une peste ou une famine sont naturellement générateurs d'angoisse). Nous écarterons aussi le cas des sanctuaires de dieux guérisseurs, comme Asclépios, qui donnerait largement matière à une autre conférence...

*

* *

La consultation d'un oracle était en Grèce le moyen ultime, mais non le plus courant, de tenter de pénétrer les intentions des dieux sur le genre humain. En effet, les Grecs considéraient que les dieux, invisibles aux yeux des mortels, étaient sans cesse présents au monde. Ils se manifestaient par des signes, qu'il fallait déchiffrer si l'on voulait accomplir leurs volontés et éviter leur redoutable ressentiment. De tels signes pouvaient se manifester à tout instant de la vie quotidienne : un éternuement, une crampe, un faux-pas, une rencontre imprévue, ou encore une parole entendue par hasard et qui répondait à la question qu'on se posait. Un tel type de signe, le *klèdon*, entrait du reste dans le mode prophétique de certains sanctuaires : le consultant sortait du temple en se bouchant les oreilles et la première parole entendue ensuite avait valeur d'oracle. Toute manifestation céleste anormale était imputée à la divinité : coup de tonnerre dans un ciel serein (signe de Zeus bien sûr), étoile filante, éclipse. Dans le sacrifice aussi, tout était présage, témoignant des dispositions du dieu : rejet, par exemple, lorsque le taureau répugnait à relever le mufle au bon moment, quand la chèvre aspergée d'eau ne frissonnait pas, quand les poulets ou les poissons refusaient le grain. On devait tenir compte de la forme des viscères, et surtout du foie, de la qualité de la combustion et de la direction de la fumée. Les prêtres étaient là pour expliciter la volonté du dieu. Je passe sur le vol des oiseaux, très pratiqué avec un code fort précis, l'interprétation des rêves par les *oneiropoloi*, habiles à distinguer les vrais songes, venus des dieux, de leurs «ersatz» sans valeur prophétique. Toute ville, même tout village avait ses exégètes, amateurs ou professionnels, qui se prétendaient capables d'interpréter ces divers signes.

De plus, la Grèce archaïque était parcourue par des devins itinérants, les *iatromanteis*, à la fois prophètes et médecins. C'étaient de véritables «hommes de Dieu», qui allaient de ville en ville, conseillant les cités et les familles, interprétant les signes, prescrivant des purifications et réglementant les cultes, faisant au sens propre la pluie et le beau temps, et accomplissant à l'occasion des miracles.

À l'âge classique, pour ceux qui ne pouvaient consulter l'oracle «sur le vif», des chresmologues produisaient en quelque sorte des oracles en conserve, sous forme de recueils de prophéties attribuées à un grand sanctuaire, comme Delphes, ou à d'illustres inspirés d'un passé plus ou moins légendaire, comme les devins héroïques Amphiaraios ou Mopsos, les poètes Orphée ou Musée, le sage scythe Abaris. Ces oracles du passé restaient encore imprégnés de la puissance magique venue du dieu et,

comme nos oracles de Nostradamus, ils continuaient à s'appliquer dans la suite des temps.

Mais tout cela restait de petits moyens pour de petites inquiétudes, ce que l'un d'entre nous appelait «de l'aspirine pour l'angoisse». Rien ne valait, dans les cas graves, le contact direct avec la divinité, dans les lieux mêmes où elle avait établi sa demeure. Des oracles, il y en avait par dizaines à travers la Grèce, des plus grands tenus par les Olympiens au plus modestes, de réputation locale, fiefs de quelque démon ou héros du pays, sans parler des «bouches des Enfers» qui s'ouvraient en divers endroits. Ils abondaient en particulier dans des régions comme la Béotie ou la Thessalie, où fleurissaient les cultes chthoniens. En effet, même si la plupart des grands oracles aux temps historiques sont aux mains des dieux olympiens, Zeus, Apollon, Hermès, Poséidon, à l'origine c'était des déesses chthoniennes, des Mères divines, qui avaient été les premières prophétesses : Gaia ou Gè à Delphes, Dionè à Dodone, Déméter en plusieurs points du Péloponnèse. Nous bornerons notre rapide tournée à quatre de ces hauts lieux : Delphes, le Trophonion de Lébadée, Dodone et l'oracle des morts d'Éphyra.

Il faut dire d'abord que nous ne connaissons que très imparfaitement, dans la plupart des cas, le rituel de la consultation oraculaire. Même à Delphes, malgré tant de témoignages littéraires et épigraphiques, bien des détails nous échappent, car les pratiques allaient tellement de soi pour les Anciens qu'ils se contentent le plus souvent de simples allusions. D'autre part, les oracles connus (le recueil classique de Parke et Wormell en recense six cent quinze pour Delphes) concernent surtout des cités ou de grands personnages, venus consulter sur des problèmes graves d'ordre religieux, politique ou militaire, ce qui fausse notre vision. Plutarque, au II^e siècle, peut bien témoigner quelque mépris pour les consultations de son temps, où, dit-il en substance, les Grecs n'interrogent le dieu que sur des sujets mesquins et domestiques, alors qu'autrefois celui-ci n'avait à traiter que des grands intérêts de la Grèce. À son habitude, le bon Plutarque idéalise par trop le passé et il paraît bien qu'à toute époque les consultations sur des sujets privés constituaient la principale activité du sanctuaire. Mais elles ne méritaient pas d'être rapportées par les auteurs ou gravées dans le marbre. Ce n'est que fortuitement, quand un grand de ce monde éprouve quelque malheur domestique, que l'on peut connaître la question, et parfois la réponse du dieu.

La consultation d'un des oracles majeurs était chose grave, nécessitant des démarches autrement plus laborieuses et impressionnantes que celles mêmes qui précèdent l'entrée du patient

dans le cabinet d'un des grands «patrons» de la médecine actuelle. La réalisation réclamait du temps, des fatigues physiques, des formalités compliquées, des dépenses importantes. Prenons le cas de Delphes. D'abord, les dates de consultation étaient rares, une fois par mois, semble-t-il, à l'époque classique. Il fallait «viser juste», si l'on venait de loin. Or, dans sa gorge rocheuse suspendue au flanc du Parnasse, Delphes était éloignée des régions les plus peuplées de la Grèce. Le voyage par terre, à travers la montagne, n'était pas exempt de dangers. Aussi venait-on surtout par mer, mais – tombant de Charybde en Scylla – on devait débarquer à Kyrrha, dont les habitants étaient réputés pour leur habitude de rançonner les pèlerins. Après la montée ardue jusqu'au site, il fallait prendre son tour en se faisant inscrire auprès du clergé, un tour fixé suivant un rituel extrêmement minutieux, qui tenait compte des priorités (*promantie*) et de l'origine géographique des consultants. À égalité sur ce plan, intervenait un tirage au sort «par la fève», d'où perception d'une taxe. Une autre taxe, le *pélanos*, était demandée pour la consultation proprement dite. Il fallait aussi sacrifier une chèvre à Apollon, une autre sans doute à Athéna *Pronaïa*. On ne pouvait se rattraper sur la viande, une partie étant déposée sur la «table sacrée» dans le temple, une autre prélevée par le prêtre et le sacrificateur, «pour le coutelas», suivant la formule. Le fidèle, soumis au silence religieux, l'*euphémia*, était encore tenu à des purifications et des ablutions à l'eau de Castalie.

Ce n'est qu'au terme de ces complexes préparatifs que le consultant prenait sa place dans la procession des pèlerins du jour : avec eux, il gravissait la voie sacrée, franchissait la rampe d'accès, pénétrait dans le *prodomos* pour entrer dans le sanctuaire proprement dit. Là, il longeait l'autel de Poséidon et le foyer d'Hestia, à travers un fouillis d'offrandes pendant aux poutres du plafond, accrochées aux murs, posées sur le sol, statues, vases votifs, armes, etc. Au fond du sanctuaire, il parvenait enfin à l'*adyton* où la Pythie, sur son trépied, allait révéler la sentence d'Apollon. C'était vraiment le «saint des saints», avec des reliques vénérables, la pierre de l'*omphalos*, le nombril du monde, surmonté de deux aigles d'or, le laurier et la statue d'Apollon, le tombeau de Dionysos. On imagine l'émotion et le respect qui remplissaient le consultant, enfin arrivé au terme d'un tel périple initiatique, l'espoir aussi, au moment de voir son angoisse prise en compte et dissipée par la parole du dieu. Ce n'est pas ici le lieu de traiter les multiples points encore en discussion parmi les spécialistes, sur les dispositions matérielles de l'*adyton* et la place des consultants, sur le délire ou l'absence de délire de la Pythie, sur la fameuse fissure du sol,

désormais oblitérée par le veto des géologues. On ne sait même pas si les questions étaient posées par écrit ou oralement. Il semble, en tout cas, contrairement à des traditions tenaces, que les réponses de la Pythie étaient rendues en termes clairs. Parfois même, à la bonne époque, elles étaient formulées en vers, mais non pas sans doute dans les cas ordinaires que nous envisageons. Certaines réponses par *oui* ou *non* pouvaient être données par un simple tirage au sort de la Pythie – car c'était le dieu qui conduisait sa main – et il est question des «sorts qui bondissaient hors du trépied» (c'est-à-dire de la vasque surmontant le trépied et dans laquelle s'asseyait la Pythie). D'autres procédés sont encore évoqués, et il y en avait sûrement pour tous les prix et pour les consultants les plus modestes.

En tout cas, son angoisse exorcisée et muni de sa réponse, le pèlerin n'avait plus qu'à rentrer chez lui et à exécuter dans la sérénité l'ordre du dieu (même si, comme nous le verrons, cet ordre pouvait lui sembler absurde), certain qu'Apollon voyait plus clair et plus loin que lui dans l'avenir.

*

* *

À la limite de la plaine de Béotie et des premiers contreforts du Parnasse, sur la route d'Athènes à Delphes, l'ancienne Lébadée – maintenant Livadia – était le siège de l'oracle de Trophonios. Ce devin semble avoir été à l'origine une simple épiclèse d'un Zeus Chthonien, un Zeus «nourricier». La piété populaire en avait fait un démiurge des temps mythiques, le constructeur, entre autres, du premier temple «en dur» d'Apollon à Delphes, un architecte inspiré, mais aussi un peu escroc – cela arrive ! Néanmoins, il était devenu bien plus tard une divinité prophétique, qui entretenait des liens privilégiés avec Apollon. L'*Ion* d'Euripide nous montre le roi d'Athènes, Xouthos, en mal de descendance, qui consulte au passage l'oracle de Trophonios avant celui de Delphes, et on voit souvent Apollon lui adresser des «clients». Il y avait à Lébadée un ensemble religieux très important, avec des temples et chapelles non seulement à Trophonios et à ses enfants, mais encore à Zeus-Roi, à Héra-Aurige, à Apollon, à Cronos, à Déméter-Europe. De cela, comme de la grotte oraculaire, il ne reste plus rien. L'oracle proprement dit était situé au-dessus de la ville, dans le ravin sauvage où coulait le torrent Hercyna. Là s'ouvrait un antre. Au fond dévalait avec fracas un courant d'eau qui produisait un violent appel d'air. Ici encore, le consultant subissait une longue préparation. Reclus dans un local à

l'enseigne du Bon Génie et de la Bonne Chance, il poursuivait instruction et purifications, celles-ci exclusivement à l'eau glacée de la Hercyna. Il devait sacrifier à chacune des divinités que je viens d'énumérer et dédier des offrandes aux deux sources de Mnémosynè et de Léthè – la Mémoire et l'Oubli.

Tout cela accompli, au premier jour faste, il se rendait à l'ancre en vêtements blancs, accompagné des prêtres, mais il descendait seul dans une première cavité, en s'aidant d'une petite échelle. Ce faisant, il ne devait pas lâcher les présents (des gâteaux de miel) destinés aux serpents sacrés qui se précipitaient sur lui. De là il se glissait, les pieds devant, dans une étroite faille du rocher pour parvenir à l'*adyton* proprement dit. Que se passait-il alors ? Pausanias, le consciencieux auteur du *Périples de la Grèce*, qui nous dit avoir mené une enquête personnelle sur place et avoir tâté de l'oracle, déclare seulement qu'on apprenait «l'avenir», soit par des visions, soit par des paroles entendues. Au siècle précédent, Plutarque nous livre le récit beaucoup plus dramatique et circonstancié d'une consultation attribuée à un disciple de Socrate, Timarque de Chéronée. Étendu sur le sol du souterrain noyé de ténèbres, dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, Timarque a l'impression de recevoir un coup violent sur la tête, accompagné d'un bruit assourdissant, et son âme quitte son corps par les fentes de son crâne pour se déployer, dit-il, «comme un voile». Il atteint alors une période d'euphorie où il contemple avec ravissement le spectacle coloré de la voûte céleste, bercé par la musique de l'harmonie des sphères. Puis le décor change, pour une vision qu'on a pu qualifier de «dantesque» : un gouffre rond, plein de ténèbres agitées comme des vagues. De là, dit-il, «s'élevaient une infinité de hurlements et de gémissements d'animaux; le vagissement d'innombrables nouveaux-nés, les plaintes mêlées d'hommes et de femmes, toutes sortes de bruits et un tumulte confus qui montait du fond de l'abîme». À ce spectacle succède une voix anonyme qui demande : «Tout !», et la voix se lance alors dans une longue description de l'Univers et de ses ressorts où nous ne la suivrons pas. Je relève seulement que cette voix lui annonce que dans deux mois il saura vraiment tout... et que deux mois plus tard il mourait. Timarque serait resté deux jours et demi au fond de l'ancre, au point que ses amis le considéraient comme perdu. Par la suite, le thaumaturge Apollonios de Tyane fera beaucoup mieux en restant sept jours entiers sous terre et, qui plus est, en ressortant à Aulis, à quelque soixante kilomètres de là, brandissant un exemplaire des œuvres de Pythagore, le meilleur des philosophes selon Trophonios qui le lui avait

remis. Mais nous ne sommes pas forcés de prendre pour article de foi le récit de Philostrate...

Après la révélation divine, Timarque avait de nouveau ressenti une violente douleur à la tête et perdu connaissance. Il se retrouvera étendu sur le sol de l'ancre, et il dut sortir, comme les autres consultants dont nous parle Pausanias, par ses propres moyens et les pieds les premiers. Repris alors en mains par les prêtres, le rescapé était assis sur le «siège de Mnémosynè» et interrogé sur ce qu'il avait appris, avant d'être rendu à ses proches. Ceux-ci le ramenaient à la maison d'initiation «encore pénétré d'effroi et inconscient de lui-même et de son entourage». Petit à petit, il retrouvait ses moyens et, en particulier, nous dit Pausanias, la faculté de rire. Mais, comme nous le verrons, sur ce point la réussite n'était pas garantie. En tout cas, il existait une expression proverbiale, «Il a consulté l'oracle de Trophonios», avec le même sens que lorsque nous disons : «Il porte le diable en terre».

Sur les sujets de consultation, on sait peu de choses malgré l'obligation faite aux consultants de rédiger leur compte rendu sur une tablette. Les deux exemples cités ne nous obligent pas à croire qu'on demandait à Trophonios des révélations d'un ordre élevé. En tout cas, il pouvait jouer le rôle plus tard dévolu à saint Antoine de Padoue, car le général messénien Aristodème avait retrouvé dans l'ancre de Trophonios le bouclier qu'il avait perdu et qui, de ce moment, allait être doté de propriétés magiques...

*

* *

L'oracle de Lébadée, nous l'avons vu, possédait certains caractères infernaux. Mais en Épire, à Éphyra, à quelques dizaines de kilomètres au sud de Dodone, s'ouvrait une véritable «bouche des Enfers», par où l'on pouvait entrer en contact avec les morts. Éphyra est au centre d'un bassin marécageux, au ciel souvent couvert, traversé par des cours d'eau qui s'appelaient le Cocyte et l'Achéron – noms de fleuves des Enfers – une région qui n'est pas sans rapport avec le fameux passage de l'*Odyssée* racontant l'évocation de l'âme de Tirésias par Ulysse, suivie de la descente du héros aux Enfers. Entrer en communication avec l'âme des morts, qui, libérés des liens du corps, avaient acquis la connaissance de l'avenir, était une expérience encore plus risquée et effrayante que la plongée dans l'ancre de Trophonios. Arrivé par mer, le pèlerin remontait lentement l'Achéron dans une barque qui évoquait l'esquif de Charon. À Éphyra, la disposition des lieux, progressivement

rendus au jour par les archéologues, témoigne de leur caractère infernal : cellules closes, épais murs polygonaux de pierre noire, sans ouverture sur l'extérieur, couloirs étroits barrés de portes et de chicanes, profonde salle souterraine voûtée, circuit à sens unique qui interdisait tout contact du consultant avec les suivants à la sortie de l'oracle. Les fouilles ont aussi confirmé sur de nombreux points ce que les Anciens nous ont dit des épreuves imposées au consultant. Longuement enfermé dans une chambre obscure pour pratiquer une incubation préparatoire, il se nourrissait de mets réputés comme chthoniens, viande de porc, pain de seigle, fruits de mer, mais aussi faverolles et gesses (on a retrouvé des restes de ces graines), légumes dont la consommation importante produit vertiges et hallucinations (la *cyamose* et le *lathirisme* de la médecine moderne). Ce régime accompagnait l'instruction par les prêtres. Après cette longue *dokimasia*, arrivait le moment fatidique : une ultime purification par l'eau, puis le consultant avançait, guidé par les prêtres. Il jetait un galet par-dessus son épaule, symbole de la souillure rejetée loin de lui, et l'humble tas de cailloux encore visible en place se révèle ainsi tout chargé de sens. Près du corridor était une fosse où il sacrifiait un mouton, puis il circulait à travers un couloir, dont les détours, coupés de refends aux épaisses portes, symbolisaient le trajet des enfers. Il pénétrait enfin dans la salle principale, sous laquelle se trouvait la crypte infernale où il devait descendre pour trouver la révélation qu'il était venu chercher. Mais il semble que celle-ci lui était donnée au milieu d'un appareil grandiose et terrifiant. Car les fouilles ont mis au jour, dans l'épaisseur des murs énormes, des couloirs de circulation et surtout les restes de toute une machinerie de roues, de cabestans et de poulies, dont on estime qu'elle devait servir à faire monter et descendre des représentations de figures infernales. Ce n'est du reste pas le seul exemple antique où les fouilles modernes ont montré les supercheries des prêtres se mêlant au sacré. Néanmoins, jusqu'à sa destruction accidentelle en 167 de notre ère, cet oracle des morts a inspiré une piété continue, comme en témoignent les offrandes votives découvertes par centaines dans la terre des remblais du sanctuaire. C'est vers cette même époque (en 167 il a la quarantaine) que Lucien, l'esprit fort, tourne en ridicule les mômèries des prêtres de l'Achéroussia – qu'il transporte, pour les besoins de sa cause, en Mésopotamie – mais c'est, par chance pour nous, un témoin parfaitement informé du rituel dont il se moque.

Extrait de la salle oraculaire, le consultant, soulagé mais sans doute «groggy», passait encore trois jours en «quarantaine» pour se purifier de la souillure inévitable due au contact des morts, et il quittait le

sanctuaire par une porte située à l'extrémité opposée à l'entrée. Il devait garder un silence total jusqu'à ce qu'il ait franchi le cours de l'Achéron, et se taire ensuite pour le reste de sa vie sur ce qu'il avait vu dans le royaume d'Hadès.

Est-ce pour cela que nous ignorons à peu près tout des questions posées à l'oracle des morts ? À une exception près, celle d'une très ancienne consultation, de la fin du VII^e siècle, que nous conte Hérodote. Elle concerne le tyran de Corinthe Périandre. Celui-ci, qui figurait pourtant parmi les sept sages de la Grèce, était un assez triste sire. Il avait notamment tué sa femme Mélissa en la frappant à coups de pied dans le ventre alors qu'elle était enceinte. De plus, lors de ses funérailles, il avait omis de brûler, selon la coutume, ses habits et ses bijoux avec le corps. Un peu plus tard, il apprit qu'un de ses amis, qui lui avait confié sa fortune en dépôt, avait péri en mer. L'honnête Périandre voulut s'approprier ce trésor (plutôt que de le transmettre aux héritiers), mais c'était Mélissa qui l'avait caché en un lieu connu d'elle seule. Il envoya donc des émissaires à Éphyra interroger l'âme de sa femme. Celle-ci leur apparut bien, mais elle refusa de leur répondre, car, disait-elle, elle était nue et avait froid. Aussi Périandre organisa-t-il une grande fête féminine à l'Héraeon de Corinthe, en conviant ces dames avec leurs plus beaux habits et tous leurs bijoux. Après quoi, il les fit entièrement déshabiller par ses gardes et brûla vêtements et bijoux dans une fosse à l'intention de Mélissa. Son âme ainsi apaisée consentit à révéler à Périandre le lieu de la cachette. Dans ce cas, vous me dispenserez, je pense, de m'apitoyer sur les angoisses morales du tyran de Corinthe et de m'extasier sur le rôle thérapeutique de l'oracle à propos d'une histoire fort peu morale.

*

* *

Reste notre dernier sanctuaire, l'oracle de Zeus à Dodone. Il remontait, comme celui de Delphes, à la plus haute antiquité, et, comme lui, il était cité par Homère. Le dieu est un Zeus chthonien, adoré sous le nom de Zeus *Naïos*, et dont les parèdres sont Dionè *Naïa*, et parfois Thémis, la déesse qui, selon Eschyle, avait succédé à Gè sur le trône prophétique de Delphes. Homère mentionne les prédictions par l'interprétation des frémississements du feuillage du chêne sacré, mais il y eut au cours des âges plusieurs autres procédés, fondés sur le cri des colombes sacrées ou les vibrations de chaudrons de bronze disposés en cercle autour du chêne et frappés par un fouet métallique agité par le

vent. Mais le mode de consultation de loin le plus intéressant pour nous est celui dont témoignent des lamelles de plomb inscrites, retrouvées en grand nombre sur le site depuis 1929. Il y en a plus de cent cinquante, mais leur publication complète est encore à venir. On peut néanmoins en voir une quarantaine dans une vitrine du musée de Jannina. Le caractère évocateur de ces minces rubans de plomb (dont plusieurs ont été réutilisés, à la façon des palimpsestes), vient de ce que le consultant écrivait la question de sa propre main, dans l'alphabet de sa ville et avec ses propres talents (ou ses propres déficiences) orthographiques. La lame était ensuite pliée en deux et munie sur la partie visible d'un signe de reconnaissance (nom, simples initiales, dessin). La plupart des questions sont rédigées de façon à appeler une simple réponse par *oui* ou par *non*. On pense donc que les lamelles étaient placées dans une jarre, d'où la prêtresse les extrayait d'une main, tandis que de l'autre elle tirait un «sort», une fève blanche ou noire, qui représentait la réponse du dieu. Mais d'autres questions exigeaient une réponse plus circonstanciée, qui supposait un autre mode de révélation, écrit ou oral.

Le grand intérêt pour nous de la collection de Dodone est qu'à la différence des oracles recensés à Delphes, plus de quatre-vingt dix pour cent des questions sont relatives à des problèmes privés et nous font pénétrer au cœur des préoccupations quotidiennes des consultants. Ceux-ci sont en majorité des Épirotes, voisins du temple, mais aussi des pèlerins venus de tout le monde grec, et en particulier des Péloponnésiens, Laconiens ou Corinthiens, et des Grecs de Grande-Grèce. Plutarque, nous l'avons dit, déplorait que de son temps on ne posât plus à l'oracle de Delphes que des questions de ce type : dois-je me marier ? entreprendre un voyage ? choisir un métier ou en changer ? accorder un prêt ? acheter un esclave ? comment accroître mes revenus ? Or ce sont précisément les questions les plus fréquentes sur ces tablettes. C'est dire qu'elles émanent de simples particuliers, souvent même de condition modeste. Quelques-unes se bornent à des questions de caractère très général : par exemple, quels dieux implorer pour assurer le bonheur et la prospérité du consultant et des siens ? D'autres, peu nombreuses, concernent des affaires de santé. Mais beaucoup sont relatives au mariage ou à la famille : dois-je me marier ? ou me remarier ? Aurai-je des enfants de ma femme ? Réussirai-je en administrant la fortune de ma future femme ? Dois-je donner ma fille en telle en mariage à un tel ? Plus grave : l'enfant que ma femme attend est-il de moi ? Ou encore : vaut-il la peine de faire encore des enfants à ma femme, vu le mauvais naturel des précédents ? – cette dernière question naïve sur une tablette du VI^e siècle, en alphabet

corinthien et en écriture «boustrophédon». Un drame se cache peut-être sous la simple question d'un père : mon fils est-il sain et sauf ? La majorité des questions tourne autour des activités professionnelles, des voyages et de la conservation des biens. Quel métier choisir, et celui-ci est parfois précisé : serai-je éleveur ? ferai-je du commerce ? deviendrai-je pêcheur comme mon père ? construirai-je une échoppe ? Un certain Archépon «demande aux dieux Nâiens de Dodone, Zeus, Dionè et Thémis, comment, après s'être lancé dans la construction d'un navire sur l'ordre d'Apollon, il va pouvoir maintenant payer ses dettes» ! Un berger sollicite du dieu le moyen de protéger son troupeau contre les loups. Un quidam, sur le point d'acheter un petit étang près du sanctuaire de Déméter, voudrait avoir l'avis de Zeus avant de signer. Plusieurs questions tournent autour de voyages d'affaires : dois-je l'entreprendre ? ou le différer ? dois-je aller m'établir dans telle ville ou telle région ? Un certain nombre concernent des biens perdus et présumés volés. Quelques demandes méritent d'être citées textuellement, dans toute leur pittoresque naïveté : «Agis demande, à propos des couvertures et des oreillers, s'il les a lui-même perdus ou si quelqu'un de l'extérieur les a volés». Dion demande «si la réalité confirme son soupçon que c'est Bostrycha, la fille de Dorcas, qui lui a volé l'argent qu'il a perdu aux fêtes d'Actium de cette année». Simplement : «Dorkilos a-t-il volé le vêtement ?» Eurydamos veut savoir «où il retrouvera son vase perdu». Un autre interroge le dieu avec la minutie d'un juge d'instruction : «Serait-ce Archonidas qui a volé le serviteur d'Aristoclès, ou Archébios le fils d'Archonidas, ou Sosandros, l'ancien esclave d'Archonidas ou de sa femme ?» Dion Chrysostome évoquait de même un maître qui venait interroger l'oracle de Delphes pour retrouver un esclave fugitif. Parfois, le but de la consultation n'est pas cité : «Quel dieu dois-je prier pour obtenir ce que j'ai dans l'esprit ?» Plus naïf – ou plus soupçonneux – un autre refuse de préciser son souhait, en expliquant : «Moi, je le connais, et sûrement le dieu que j'interroge le connaît aussi».

Dans un très petit nombre de cas, nous avons la réponse du dieu. Parfois, il encourage des entreprises nouvelles. Ainsi, à l'orfèvre Timodamos qui lui demande comment accroître ses revenus, le dieu répond : «qu'il cède son atelier en location et qu'il fasse du commerce d'import-export en résidant dans la ville». Mais à celui qui demande si, en allant à Alyzéa, il améliorera ses affaires, la réponse est : «Reste ici et persévère». De même pour un autre qui se proposait de franchir la mer et de se rendre à Adria, le refus est simple et catégorique : «Non».

*
* *

Ces cas sont trop rares pour qu'on puisse en tirer des conclusions sur le sens de l'action des divinités de Dodone. Il n'en va pas de même à Delphes, où les réponses sont beaucoup plus nombreuses. Sans doute, beaucoup sont d'une valeur historique plus que douteuse : Joseph Fontenrose, qui s'est efforcé d'écheniller et de classer le contenu du répertoire de Parke et Wormell, qu'il réduit déjà de six cent quinze à cinq cent trente-cinq numéros, ne retient qu'une faible proportion de réponses «historiques». Mais ce qui nous intéresse, c'est l'esprit général, ce qu'on pourrait appeler l'«inspiration delphique». Un de ses premiers aspects est que les prédictions s'appuient largement sur la révélation du passé. Aristote disait du sage Épiménide : «Il ne devinait pas les choses futures, mais les faits passés restés inconnus». Apollon procède de même : il dépiste les fautes cachées génératrices de malheur et en atténue de ce fait la force maligne : n'est-ce pas ainsi que procèdent nos psychiatres ? De toute manière, la vue prophétique de l'avenir ne profite guère à ceux qui possèdent ce don : ni Cassandre, ni Amphiaraios n'ont échappé aux malheurs qu'ils avaient prédits sans être crus. Les consultants grecs demandaient moins à savoir l'avenir qu'à connaître, grâce au dieu, le moyen de tirer le meilleur parti d'un destin déjà fixé. On pourrait dire que l'oracle avait une efficacité thérapeutique d'autant plus grande qu'elle s'adressait à une angoisse plus limitée et plus spécifique. Souvent, du reste, les fidèles venaient surtout demander au dieu une confirmation de leurs propres souhaits. Quand Xénophon est tenté de s'engager parmi les mercenaires de Cyrus le Jeune, il se garde de s'enquérir auprès du dieu s'il doit ou non partir, mais demande «à quel dieu adresser sacrifices et prières pour réaliser dans les meilleures conditions le voyage qu'il envisage et obtenir succès et salut». Et le dieu s'empresse de le satisfaire.

À côté d'une thérapeutique de l'angoisse, l'oracle dispense aussi une thérapeutique de la vanité. Ainsi, il ne manque pas une occasion de rabaisser les diverses formes de supériorité humaine. Il proclame, par exemple, qu'il préfère les humbles dons de modestes paysans aux splendides offrandes d'un Crésus ou d'un Gygès (sans refuser, il est vrai, ces dernières); il soutient que tel pauvre hère est plus heureux que les grands de ce monde et que Socrate, qui prétend ne rien savoir, est plus savant que tous les doctes de son temps. Le jeune Cicéron, ayant demandé à l'oracle comment atteindre à la plus grande gloire possible,

se voit répondre de prendre pour guide sa propre nature et non l'opinion de la foule.

Les oracles d'Apollon témoignent parfois d'un sens remarquable de la justice, qui s'attache à l'esprit plus qu'à la forme : ainsi quand il absout et reconforte un jeune homme qui avait tué involontairement un compagnon de voyage en cherchant à le défendre contre des brigands, tandis qu'un autre qui s'était contenté de se sauver est chassé par la Pythie, accusé déjà de «non-assistance à personne en danger». Un certain Diogène (qui n'est sans doute pas le philosophe) était venu consulter la Pythie, désespéré de voir son fils souffrir d'une passion amoureuse violente et indigne, et rester insensible aux admonestations coléreuses de son père. La Pythie lui conseille de mettre fin à une hargne qui ne peut avoir que des résultats contraires à ses souhaits. Alors son fils «atteindra rapidement l'oubli des philtres, et revenu à la sobriété, il mettra fin à son comportement honteux», ce qui se produisit, pour le bien de l'un et de l'autre. Tout psychologue avisé donnerait aujourd'hui de semblables conseils.

Ces réponses que j'ai citées sont claires et sans équivoque, et c'est très souvent le cas. Pourtant, une tradition bien établie depuis l'antiquité veut que les prophéties de Loxias, le dieu «oblique», fussent en général tortueuses et susceptibles d'un double sens. On cite toujours à ce propos l'oracle ambigu rendu à Crésus : «S'il franchit le fleuve Halys, il causera la perte d'un grand empire». Bien que cette manière de faire ne soit pas la plus fréquente, vous me permettrez pour terminer d'évoquer deux oracles delphiques moins connus, sous forme de deux réponses déconcertantes, dont le sens heureux n'est apparu qu'avec le temps. L'une concerne un «accidenté» de l'oracle de Trophonios. À la suite du traitement dont nous avons parlé, un riche habitant de Métaponte n'avait pas recouvré la faculté de rire. La Pythie lui répondit : «La Mère te la rendra dans sa maison. Honore-la bien !» Il rentre chez lui, voit sa mère, l'honore : sans succès. Il se croit berné par le dieu. Mais de passage à Délos, il va visiter le sanctuaire de Létéo. Alors qu'il s'attend à admirer dans le Létôon une noble effigie de la mère d'Apollon, il découvre une antique et informe statue de bois, un vieux *xoanon*, et il éclate de rire. Comprenant qu'il était guéri, il consacre de riches offrandes à la déesse. Le second exemple, je le cite plus pour son aspect romanesque que pour sa valeur historique, si mince que Parke et Wormell ne l'ont même pas retenu. Il concerne le fondateur mythique de Crotone, l'Héraclide Myscellos. La naissance de Crotone, vers la fin du VIII^e siècle, fut extrêmement laborieuse : il existait déjà dans la région une cité florissante, Sybaris, et la nécessité

de fonder une autre ville n'était pas évidente. Il fallut plusieurs oracles, même des menaces du dieu et l'intervention miraculeuse de l'ombre d'Héraclès pour décider les Achéens à faire partir le malheureux Myscellos, d'autant moins enthousiaste que l'oracle de Delphes lui avait ordonné de n'établir la ville qu'à l'endroit où, sous un ciel serein – ὑπ' αἰθρίας – il recevrait des gouttes de pluie sur le visage. Il erra donc longuement avec ses compagnons à travers la terre d'Italie. Un jour que, désespéré, il faisait la sieste, la tête appuyée sur les jambes de sa maîtresse, ses plaintes furent si pitoyables que la jeune femme se mit à pleurer à chaudes larmes. Sentant des grosses gouttes tomber sur son visage, il comprit qu'il avait atteint sa destination, et sur le champ il fonda Crotone. Il ne savait pas que le destin avait établi qu'un jour Crotone détruirait Sybaris et se substituerait à elle comme capitale de cette région. Ajoutons qu'on perfectionna encore l'oracle en affirmant que la courtisane elle-même s'appelait Aithria, d'où le double sens de ὑπ' Αἰθρίας ! L'ingéniosité grecque, on le sait, n'a pas de limites...

*

* *

Nous voici au terme de notre bref et sélectif voyage en Grèce, terre des oracles. Comment conclure ? Devant la place que tenait la prédiction oraculaire dans la vie religieuse des Grecs, nous éprouvons quelque embarras, voire un certain scepticisme. Depuis Fontenelle au moins, on a trop longtemps eu tendance à expliquer le rôle des oracles par la crédulité populaire, le savoir-faire, voire l'imposture des prêtres, le caractère vague et ambigu des prédictions. Mais de telles explications se heurtent à l'évidence des faits. La Pythie ne s'exprimait pas par des cris inarticulés que les prêtres auraient traduits au mieux des intérêts du sanctuaire. Cette simple femme de Delphes livrait le plus souvent des oracles clairs et sans équivoque. On peut à la rigueur admettre que le brassage de pèlerins venus de toutes les parties du monde grec ait rendu le clergé apte à répondre à certaines questions du type : où trouver quoi ? une femme, de l'or, des terres vierges à défricher ? Ou encore qu'une intuition de l'âme humaine comparable à celle de nos modernes pythonisses ait dicté à la Pythie des conseils psychologiquement justes. Mais cela ne vaudrait que pour une minorité de cas. À Delphes, à Dodone ou ailleurs, le pèlerin venu consulter devait suivre scrupuleusement l'ordre divin obtenu à si grand-peine. Or le succès persistant de ces oracles suggère que le dieu était tombé juste dans beaucoup plus des cinquante pour cent des cas que lui attribuerait le

calcul des probabilités. Il y a eu à toute époque de l'antiquité des sceptiques, bien sûr, mais nous n'avons pas connaissance de protestation de fidèles que la réponse divine aurait menés à l'abîme (sauf peut-être Œdipe, mais c'est une autre histoire). On dira encore que de nos jours certaines voyantes en vogue ont une clientèle de simples particuliers, voire, paraît-il, de grands notables, qui sont convaincus de leur infailibilité. Je pense, pour ma part, que les Grecs, gens réalistes et très persuadés de la puissance du destin, présentaient au dieu des demandes prudentes, sollicitant une confirmation ou une mise en garde au sujet d'un projet, une sorte d'arbitrage qui les soulageait d'une angoisse devant un dilemme. Enfin et surtout, ils venaient recueillir le témoignage que le dieu s'intéressait à eux et à leur destinée personnelle. C'est cela qui explique la pérennité des sites oraculaires à travers l'antiquité, malgré la concurrence croissante des cultes étrangers, des mystères, de l'astrologie ou de la sorcellerie, malgré le dédain des philosophes et les attaques violentes des chrétiens : l'espoir de trouver dans la parole divine un réconfort devant l'angoisse du futur.

François JOUAN

Rue des Carmélites, 19
F - 14300 CAEN.